

SYMBOLIQUE DE LA FLEUR
FIN DE SIÈCLE

Edith Chaigneau –
Diane Gounot-Rocher – Flossie Lattocco

Complément :
Constance Brissaud et Edith Villard

Introduction

Nous avons choisi le thème de la fleur car c'est un topos de la poésie décadente. D'emblée il apparaît que cette poésie met souvent la fleur en relation avec la maladie. Ceci nous a semblé significatif de cette poésie décadente : en effet, la mort et la maladie semblent omniprésentes dans la poésie fin de siècle. Cela s'explique par l'état d'esprit dans lequel se trouvent les poètes : la mélancolie les écrase, leur spleen est tangible. Tous peignent la tristesse des paysages et du spectacle affligeant de la nature en général, en accord avec les sombres méditations que leur inspirent le gémissement du vent, le tourbillonnement de la neige, le soir écrasant... L'homme décadent est affligé d'un certain mal de vivre, une sorte de second « mal du siècle ». Et ce topos de la fleur fanée ou malade est un des éléments qui lui permet d'exprimer cette souffrance, en renversant les valeurs symboliques (fraîcheur, renouveau, éclat, beauté naturelle) habituellement associées à la fleur.

Le poème « Moritura » de Remy de Gourmont (1858-1915), met en scène une « plante exotique » malade, dont « la sève n'était plus [...] qu'un poison ». Cette fleur mourante (*moritura* : en latin : celle qui va mourir), tuée par son essence même (sa sève), désigne en réalité une femme. En effet, la métaphore filée de la fleur « accablée » met en lumière la mort imminente de la « femme très pâle », qui apparaît à la troisième strophe et s'abandonne à un « insensible rôle ». Le rôle est d'ailleurs un élément récurrent de la poésie de Rémy de Gourmont : il était déjà présent dans « Le dit des arbres » (1884), associé à l'expression « ceux qui vont mourir ». La seule différence réside dans le fait que cette fois, c'est le pin qui émet un rôle :

Pin douloureux, rôle éternel de l'éternelle vie, ta plainte est inutile et ton désir de mourir est contredit par la Loi. [...]

Ceux qui vont mourir te saluent,

Arbre douloureux, rôle éternel de l'éternelle vie, joie de mon triste cœur.¹

Rémy de Gourmont fut profondément marqué par la maladie : atteint par une forme de *lupus*, il est défiguré. Il reste cloîtré chez lui, plus rien ne compte pour lui hormis le travail : il publie une œuvre vaste et abondante, composée de poèmes, de romans, de pièces de théâtre, et d'essais. Les poètes de cette époque sont marqués par une forme de mélancolie, reflet d'un ennui maladif et invincible, exprimé sous forme de plaintes langoureuses et désespérées ; Remy de Gourmont n'échappe pas à ce mal qu'on

1. GOURMONT, Rémy de, « Le dit des arbres », 1884.

appelle, à la suite de Baudelaire, « *spleen* » et dit lui-même qu'il ressent « l'ennui des prédestinés qui sentent obscurément, comme l'eau glacée d'un fleuve gonflé, monter le long de leurs membres les vagues de la mort »². La description de cette fleur agonisante produit des réactions puissantes chez le sujet lyrique : il est essoufflé, devient aveugle et sourd.

La fleur décadente est également synonyme de dépérissement, de perte de couleurs comme dans « Évangile » de Jean Lorrain (1855-1906) :

[...] L'or verdâtre et l'argent clair
 Brodent d'étranges fleurs de chair,
 Où s'appâlissent des chloroses

Jean Lorrain, de son vrai nom Paul Alexandre Martin Duval, écrivain scandaleux et provocateur de la Belle Époque, qui affichait avec tapage son homosexualité et son goût pour les lutteurs de foire, peint dans ce poème publié en 1887 un décor malade. Le poème, qui s'ouvre et se ferme sur « des nuances, des demi-teintes », met en scène des couleurs pâles et un personnage qui semble lui aussi atteint d'une pathologie puisque sa main est comparée à celle d'un « phtisique ». Les fleurs, qui sont ici décrites comme « étranges », sont faites de chair et sont associées aux « chloroses » (cette décoloration propre aux plantes traduit la présence d'une maladie due à une carence). Tout le poème est empreint de cette faiblesse, comme le confirment les vers « Dans leurs frissons calmes et blancs / Dort une ivresse malade ». »

Les poètes décadents associent également le thème de la floraison non pas avec celui du renouveau, mais avec celui de la mort. Dans « Tristesse de septembre » paru en 1890, le poète symboliste français Ephraïm Mikhaël (1866-1890) déplore le recommencement éternel de la nature et « l'ineffable horreur des floraisons prochaines ». Contrairement aux romantiques qui craignent la finitude du temps et de leur vie, Ephraïm Mikhaël parle du temps comme d'un cycle : les saisons se répètent, elles recommencent vainement, sans surprise ; la nature renaît pour faner de nouveau. Cette conception cyclique du temps est extrêmement pessimiste. On la retrouve chez les philosophes allemands de l'époque tels que Schopenhauer. L'aspiration du poète est alors celle d'échapper à ce temps cyclique, pour laisser place à « [d]es soleils nouveaux ! », à « [une] saison inconnue ! ».

Enfin, on retrouve une certaine « mollesse », une sorte de léthargie dans le poème « Feuillage du cœur », tiré du recueil *Serres Chaudes* de Maurice Maeterlinck (1862-1949), écrivain belge qui a reçu le prix Nobel de littérature en 1911. Dans son poème, le paysage est associé aux sentiments du sujet lyrique. La nature est faible, comme anesthésiée. Elle permet de mettre des images sur la mélancolie du poète. On y trouve cependant un lys dressé qui épanche « sa mystique prière blanche ». Cette ascension représente peut-être le sujet lyrique lui-même qui tente de surmonter sa mélancolie,

2. GOURMONT, Rémy de – « Ephraïm Mikhaël » dans *Le deuxième livre des masques*. Paris : Mercure de France, 1904. p.232.

son « mal du monde » symbolisé par le reste du paysage. Maurice Maeterlinck parle de « végétations de symboles ». Effectivement, la nature est ici traitée de manière totalement imagée et symbolique, elle invite à une interprétation de notre part.

Cependant, loin de n'être que victime, la fleur se fait aussi bourreau dans la poésie décadente. La fleur devient « meurtrière » comme dans « Le mauvais jardinier » de Iwan Gilkin (1858-1924). Elle détruit tout sur son passage et « la mort s'épanouit dans [ses] splendeurs barbares ». Le je poétique dépeint des « fleuristes bizarres » qui semblent faire de la magie noire en plantant des fleurs vénéneuses. Cette culture dangereuse et malsaine est très représentative de la sensibilité décadente qui se complait dans le morbide et dans le mal. Le poète belge a été fortement influencé par la poétique de Baudelaire. En effet, l'on ne peut s'empêcher de penser aux *Fleurs du Mal* : c'est ce recueil qui introduit en poésie l'idée qu'il puisse y avoir une forme de beauté dans le mal. Avec ce topos de la beauté dangereuse de la fleur, « Le mauvais jardinier » a une portée métapoétique : à travers la métaphore des fleurs, c'est la poésie elle-même qui s'affiche comme dangereuse, ayant partie liée avec le mal et la mort.

Enfin, le thème de la fleur décadente va souvent de pair avec celui de la femme fatale, personnage emblématique du mouvement décadent. Ainsi la fleur, par sa beauté et son odeur, charme l'être humain tout comme la femme fatale séduit par sa sensualité. Toutes deux profitent de leur emprise pour provoquer le mal et la mort autour d'elles. Tout comme Stuart Merrill dans « Ballet », ou encore Stéphane Mallarmé dans « Hérodiade », Oscar Venceslas de Lubicz-Milosz (1877-1939), poète, romancier, dramaturge, traducteur, métaphysicien et diplomate russe, se consacre dans l'un de ses poèmes tiré de *Poèmes des décadences* au personnage de Salomé. Salomé est une figure biblique, fille d'Hérodiade. Elle séduit Hérode Antipas, le tétrarque de Galilée, au cours d'une danse. Celui-ci, complètement envoûté, lui promet de lui donner tout ce qu'elle désire. Salomé, obéissant à sa mère, demande alors qu'on lui apporte la tête du prophète Jean-Baptiste sur un plateau ; cette requête sera exécutée. On compare souvent Salomé à Ève qui tente Adam dans le jardin d'Eden. Ces deux figures féminines sont en effet perçues comme le mal incarné dans la religion chrétienne. En tant que séductrice et meurtrière, Salomé est l'archétype de la femme fatale. O. V. de Lubicz Milosz l'associe à la fleur : ses lèvres sont des fleurs meurtrières et Salomé elle-même est une fleur, un lys rouge.

D'une certaine façon, la mort a toujours été en lien avec les fleurs. Dans la mythologie grecque, de nombreuses fleurs sont nées du sang versé par les dieux. Tel est le cas pour l'anémone. En effet, lorsque Adonis fut tué par un sanglier, les gouttes de son sang empourprèrent la terre, et des anémones en jaillirent. Il en va de même pour la jacinthe : Jacinthe ou Hyacinthe (selon les légendes) était un ami d'Apollon. Un jour qu'ils jouaient ensemble, le palet lancé par le Dieu de la poésie atteignit Hyacinthe au front et le tua. Apollon fit alors naître du sang de son ami une fleur magnifique pour perpétuer à jamais le nom du disparu. Enfin, prenons l'exemple du narcisse : dans la mythologie grecque, Narcisse est un beau jeune homme. Pour avoir repoussé les avances d'une nymphe, il se voit condamné à tomber amoureux de lui-

même. Le jeune homme passe son temps à se mirer dans une source, et un jour qu'il veut embrasser son reflet, il tombe dans l'eau et se noie. A l'endroit même où il mourut, les dieux firent pousser de magnifiques fleurs jaunes. Toutes ces légendes témoignent bien du lien étroit qui unit mort et fleur. Nous pouvons également penser à l'œuvre de Boris Vian, *L'Ecume des jours* qui narre l'histoire d'une jeune femme atteinte d'une maladie qui la dévore peu à peu. Cette maladie est représentée par un nénuphar qui grandit en elle et tue les autres fleurs ou toute autre forme de vie. Tout se déroule sur fond de tableau morbide de la perversion des hommes et de la vie.

COMPLÉMENT

Nous avons également choisi d'insérer dans notre section un extrait en prose du recueil *Les Délivrescences*, poèmes décadents d'Adoré Floupette qui est un ouvrage satirique dénonçant les excès du symbolisme et du décadentisme. Il est écrit par deux journalistes et auteurs : Henri Beauclair (1860-1919) et Gabriel Vicaire (1848-1900). Le passage que nous avons choisi se trouve dans l'introduction de l'ouvrage ; il donne à voir une exagération parodique du traitement décadent de la nature, et en particulier de la fleur. Le goût des symbolistes et des décadents pour une fleur « non-naturelle », extravagante, enivrante et mortelle est tourné en dérision.

Ce poème formé de cinq quatrains reprend le topos de la fleur « malade » afin de mettre en valeur la souffrance du je lyrique. Il met également en avant le parallèle fleur / femme, récurrent dans la poésie décadente.

Moritura³

Dans la terre torride une plante exotique,
Penchante, résignée : éclos hors de saison,
Deux boutons fléchissaient, l'air grave et mystique ; ⁴
La sève n'était plus pour elle qu'un poison⁵.

Et je sentais pourtant de la fleur accablée
S'évaporer l'effluve âcre d'un parfum lourd,
Mes artères battaient, ma poitrine troublée
Haletait, mon regard se voilait, j'étais sourd.

Dans la chambre, autre fleur⁶, une femme très pâle,
Les mains lasses, la tête appuyée aux coussins.
Elle s'abandonnait ; un insensible râle
Soulevait tristement la langueur⁷ de ses seins.

Mais ses cheveux tombant en innombrables boucles
Ondulaient sinueux comme un large flot noir
Et ses grands yeux brillaient⁸ du feu des escarboucles⁹
Comme un double fanal dans la brume du soir.

-
3. Moritura : participe futur latin signifiant « celle qui va mourir. »
 4. Nous remarquons ici une personnification de la plante qui se retrouvera tout au long du poème. La fleur est ici le symbole de la femme malade, agonisante.
 5. Le poison est un thème baudelairien. Une pièce des *Fleurs du Mal* s'intitule « le Poison » et évoque successivement le Vin, l'Opium et l'Amour trompeur.
 6. Topos de la femme comparée à une fleur.
 7. La langueur désigne un affaiblissement physique et moral qui réduit considérablement les forces et l'activité d'une personne. C'est un terme typiquement verlainien.
 8. Ce quatrain contrairement au précédent qui insistait sur l'épuisement, désigne la femme comme menaçante, fatale : chevelure de serpents, « yeux étincelants ».
 9. Toute pierre précieuse brillant d'un vif éclat, en particulier d'un éclat rouge.

Les cheveux m'envoyaient des odeurs énervantes¹⁰,
Pareilles à l'éther qu'aspire un patient,
Je perdais peu à peu de mes forces vivantes
Et les yeux transperçaient mon cœur inconscient.

Rémy de Gourmont
Hiéroglyphes (1894)

10. « Enervante » a ici son sens étymologique : qui détruit les nerfs, qui affaiblit.

Ce poème, par son titre et sa dédicace, parodie le modèle évangélique. Son « apôtre », Joris-Karl Huysmans, est l'auteur du célèbre À rebours, bible des décadents. Dans cet « évangile esthétique », les fleurs sont pâles et malades.

Évangile

Selon Joris-Karl Huysmans.

Des nuances, des demi-teintes¹¹ :

Évite le cri des couleurs,
Fuis l'éclat des tons querelleurs
Et brutaux ; hors de leur atteinte

Parmi les étoffes éteintes
Et les vieux satins recéleurs
D'exquises et vagues pâleurs,
Sois l'émule de Des Esseintes¹².

Eveille en frôlant les velours
D'une frêle main de phtysique¹³
La soyeuse et fine musique
Des reflets délicats et courts¹⁴.

Sois le morne amant des vieux roses
Où l'or verdâtre et l'argent clair
Brodent d'étranges fleurs de chair¹⁵,
Où s'appâlissent des chloroses.

Mais, avant tout aime et cultive
La gamme adorable des blancs :
Dans leurs frissons calmes et blancs
Dort une ivresse malade.

11. Référence à « l'Art Poétique » de Verlaine :

Car nous voulons la Nuance encor
Pas la couleur, rien que la nuance !

12. Des Esseintes est le héros du roman *À rebours* de Joris-Karl Huysmans. Il incarne le canon de l'esthète décadent et séduit toute une génération de jeunes poètes par sa sensibilité malade, ses raffinements outranciers, son ennui de vivre et son dégoût de la vie moderne.

13. Synonyme de tuberculeux, malade.

14. Ceci est une synesthésie. Jean Lorrain se place donc dans la tradition baudelairienne.

15. Rappel de Baudelaire et peut-être de « Soleil et Chair » de Rimbaud.

Leur fausse innocence perverse,
Où, pourpre entre tant de candeurs,
Le rêve d'un bout de sein perce,
Est un poème d'impudeurs¹⁶ !

[...]

Des nuances, des demi-teintes :
Évite le cri des couleurs¹⁷,
Fuis l'éclat des tons querelleurs
Et discordants, sois Des Esseintes.

Jean Lorrain
Les Griseries (1887)

16. « impudeurs » s'oppose clairement à l'idée d'un Evangile et renforce le sens blasphématoire du poème. C'est aussi une référence directe à la femme fatale et impudique.

17. Une des lignes directrices de ce poème traversé de « demi-teintes », de nuances et privilégiant finalement l'absence même de couleur avec « la gamme adorable des blancs ». L'auteur propose donc une esthétique de la suggestion, de la touche légère.

Ce poème renverse totalement le topos poétique de l'émerveillement devant le renouveau de la nature au printemps : le retour cyclique des « floraisons prochaines » est ici perçu comme une cause d'accablement.

Tristesse de septembre

Quand le vent automnal sonne le deuil des chênes,
Je sens en moi, non le regret du clair d'été,
Mais l'ineffable horreur des floraisons prochaines.

C'est par l'avril futur que je suis attristé ;
Et je plains les forêts puissantes, condamnées
A verdir tous les ans pendant l'éternité¹⁸.

Car, depuis des milliers innombrables d'années,
Ce sont des blés pareils et de pareilles fleurs¹⁹,
Invariablement écloses et fanées²⁰ ;

Ce sont les mêmes vents susurrants ou hurleurs,
La même odeur parmi les herbes reverdies,
Et les mêmes baisers et les mêmes²¹ douleurs.

Maintenant les forêts vont s'endormir, raidies
Par les givres, pour leur sommeil de peu d'instants.
Puis, sur l'immensité des plaines engourdies,

Sur la rigidité blanche des grands étangs,
Je verrai reparaître à l'heure convenue²²
Comme un fantôme impitoyable - le printemps ;
Ô les soleils nouveaux ! la saison inconnue !²³

Ephraïm Mikhaël
Extrait des *Oeuvres* (1890)

18. Cycle de recommencement éternel. Ce thème fait référence à Schopenhauer et sa philosophie.

19. Forme très nette de chiasme insistant sur la répétition en miroir.

20. Ce vers exprime la vanité des choses, thème que les poètes baroques avaient eux aussi largement évoqué.

21. Répétition de « même » qui souligne le recommencement, le cycle infini de tout.

22. Double sens de convenu : « fixé à l'avance, programmé comme une fatalité », mais aussi « conventionnel ».

23. Ce dernier vers apparemment paradoxal par rapport au reste du poème exprime l'aspiration douloureuse à un véritable renouveau.

Dans ce poème composé de deux quatrains, un tercet et un quintil, le poète belge tend à rendre compte, au travers de l'évocation de la végétation, de sa mélancolie et de sa lassitude. Cependant, de cette végétation alanguie, émerge une unique fleur symbolique : un lys.

Feuillage du coeur

Sous la cloche de cristal bleu²⁴
De mes lasses mélancolies,
Mes vagues douleurs abolies
S'immobilisent peu à peu :

Végétations de symboles²⁵,
Nénuphars mornes des plaisirs,
Palmes²⁶ lentes de mes désirs,
Mousses froides, lianes molles.

Seul, un lys²⁷ érige d'entre eux,
Pâle et rigidement débile²⁸,
Son ascension immobile²⁹

Sur les feuillages douloureux,
Et dans les lueurs qu'il épanche
Comme une lune, peu à peu,
Elève vers le cristal bleu
Sa mystique prière blanche³⁰.

Maurice Maeterlinck

Extrait de *Serres chaudes* (1889)

-
24. Le cristal bleu est une sphère qui symbolise le psychisme mais renvoie également à la vitre d'une serre.
25. Le terme « végétation » rappelle le titre : « Feuillage du cœur ». Ceci correspond donc à une métaphore filée. L'ennui maladif du poète est comparé à une certaine forme de végétation, malade et épuisée.
26. En botanique, la palme désigne une feuille de palmier.
27. Le lys est symbole de pureté, donc ici d'élévation spirituelle.
28. Débile signifie ici « malade, qui manque de forces ».
29. L'oxymore « ascension immobile » souligne le rapprochement avec une élévation toute intérieure, spirituelle.
30. La seule ascension possible est celle de la prière, « blanche » comme le lys. En effet, dans les quatrains précédents, tout est immobile, sans force, comme en témoignent les termes suivants : « s'immobilisent » (v4), « palmes lentes » (v7), « lianes molles » (v8) et « immobile » (v12). Nous assistons donc à la valorisation de la spiritualité.

Ce sonnet est empreint d'une atmosphère maléfique et angoissante. Il est à mettre en relation avec le thème baudelairien de la « fleur du mal ».

Le mauvais jardinier

Dans les jardins d'hiver des fleuristes bizarres
Sèment furtivement des végétaux haineux³¹,
Dont les tiges bientôt grouillent comme les nœuds
Des serpents assoupis aux bords boueux des mares.

Leurs redoutables fleurs, magnifiques et rares,
Où coulent de très lourds parfums vertigineux,
Ouvrent avec orgueil leurs vases³² vénéneux.
La mort s'épanouit dans leurs splendeurs barbares³³.

Leurs somptueux bouquets détruisent la santé
Et c'est pour en avoir trop aimé la beauté
Qu'on voit dans les palais languir les blanches reines³⁴.

Et moi, je vous ressemble, ô jardiniers pervers !
Dans les cerveaux hâtifs où j'ai jeté mes graines,
Je regarde fleurir les poisons de mes vers³⁵.

Iwan Gilkin

Extrait de *La Nuit* (1897)

-
31. Le thème de la fleur dangereuse est récurrent chez les décadents. La fleur est diabolique, étrange, rare et empoisonnée. C'est une « anti-fleur des champs ».
32. Utilisation particulière de ce terme pour désigner les corolles des fleurs. Ainsi le caractère naturel de la fleur se trouve restreint au profit de l'objet « non naturel », qui lui sert de support.
33. Oxymore. Ce procédé illustre particulièrement l'idée qu'il peut y avoir du beau dans le mal.
34. Nous sommes à la limite du conte de fées. Cet univers de légende surprend mais c'est une constante de la poésie décadence.
35. Le mot « vers » peut renvoyer à une double signification : les énoncés poétiques mais aussi les vers de terre qui « grouillent » comme les « serpents » de la strophe un.

La forme de ce poème est très irrégulière : il est écrit en vers libres et l'une de ses particularités réside dans l'utilisation de tirets qui lui donnent un rythme heurté, en accord avec la violence du propos. Ce poème présente le thème de la Salomé, femme fatale par excellence et l'associe à plusieurs reprises à celui de la fleur.

Salomé

– Jette cet or de deuil où tes lèvres touchèrent³⁶
Dans le miroir du sang le reflet de leur fleur
Mélodieuse³⁷ et douce à blesser
La vie d'un sage ne vaut pas, ma Salomé,
Ta danse d'Orient sauvage comme la chair !
Et ta bouche couleur de meurtre, et tes seins couleur de désert
– Puis secouant ta chevelure, dont les lumières
S'allongent vers mon cœur avec leurs têtes de lys rouges³⁸,
– Ta chevelure où la colère
Du soleil et des perles
Allume des lueurs d'épées –
Fais que ton rire ensanglanté sonne un glas de mépris
Ô beauté de la Chair, toi qui marches drapée
Dans l'incendie aveugle et froid³⁹ des pierreries⁴⁰
Ton œuvre est grande et je t'admire,⁴¹
Car les yeux du Prophète, lacs de sang et de nuit
Où le fantôme de la tristesse se mire,
Comme l'automne en la rosée des fleurs gâtées
Et le déclin des jours dans les flaques de pluie,
Connaîtront, grâce à toi, la volupté d'Oubli⁴² !

O.V. de Lubicz-Milosz

Extrait de *Poème des décadences* (1899)

36. Similitude avec le poème « Atta Troll », de l'Allemand Heinrich Heine, dans lequel Salomé baise avec ferveur la tête du prophète. Dans cette version du mythe elle aurait en effet été amoureuse du prophète.

37. Synesthésie. L'association de la fleur et de la mélodie invite à l'éveil des sens.

38. Topos du lys chez les poètes fin de siècle. Ici, le lys représente la pureté apparente de Salomé et sa couleur rouge symbolise son côté meurtrier.

39. Oxymore associant l'incendie à la froideur. La femme fatale symboliste est souvent décrite comme à la fois brûlante (par son érotisme) et glaciale (par son indifférence).

40. La femme fatale n'est pas naturelle. Elle est parée d'artifices, couverte de bijoux, de pierreries. Ainsi, elle n'incarne pas seulement la sensualité animale et la chaleur mais aussi l'éclat froid de la pierre précieuse.

41. Cette prière d'action de grâce est ouvertement blasphématoire.

42. Contrairement au personnage de Salomé, le prophète sera oublié.

Ce passage, qui rapporte les propos échangés dans un cercle de poètes décadents, résume, sur le mode parodique, le rejet de la nature par les poètes décadents. Aux fleurs simples et naturelles, qui leur apparaissent « bêtes et niaises », ils opposent le goût de la fleur rare, vénéneuse, sophistiquée, qu'ils associent à la femme fatale.

Extrait des *Déliquescences d'Adoré Floupette* « Vie d'Adoré Floupette par Marius Tapora »

Pourtant s'écria Carapatidès, un grand gaillard taillé en hercule, avec des épaules trapues, il faut rendre à la décadence romaine⁴³ cette justice qu'elle a bien compris l'amour. A force d'inventions perverses et d'imaginings sataniques, elle est arrivée à le rendre tout à fait piquant. Oh ! la décadence, vive la décadence ! L'amour est une fleur de maléfice qui croît sur les tombes, une fleur lourde, aux parfums troublants...

« — Avec des striures verdâtres, glissa le jeune Flambergeot.

« — Oui, avec des striures et des marbrures où s'étale délicieusement toute la gamme si nuancée⁴⁴ des décompositions organiques ; son calice est gonflé de suc vénéneux et elle a cela d'adorablement exquis qu'on meurt de l'avoir respirée. Trouvez-moi donc une telle fleur à la campagne ; ce n'est pas trop pour l'enfanter que l'artifice d'une civilisation profondément corrompue ; les plantes naturelles sont bêtes et niaises, elles se portent bien. Oh ! la santé ! Quoi de plus nauséux ! s'il en est parmi vous que les charmes rebondis d'une gardeuse de vaches aient pu réjouir, je les plains de tout mon cœur. Parlez-moi d'une belle tête exsangue⁴⁵, avec de longs cheveux, pailletés d'or, des yeux avivés par le crayon noir, des lèvres de pourpre ou de vermillon, coupées en deux par un large coup de sabre : montrez-moi le charme alanguissant d'un corps morbide, entouré de triples bandelettes, comme une momie de Cléopâtre et douze fois trempé dans les aromates. Voilà l'éternelle charmeuse, la vraie fille du diable. »

Henri Beauclair et Gabriel Vicaire
Les Déliquescences, Poèmes décadents d'Adoré Floupette, 1884

43. Évoque la chute de l'empire romain et la fascination qu'elle a engendrée dans la littérature depuis Cicéron. Thème sans cesse repris par les poètes décadents, dans le sillage du poème « Langueur » de Verlaine : « Je suis l'Empire à la fin de la décadence / Qui regarde passer les grands barbares blancs ».

44. Ironie au sujet des symbolistes et des décadents qui ne juraient que par la nuance, comme c'est le cas de Verlaine et du personnage de Des Esseintes dans le roman *A Rebours* de Huysmans.

45. Très pâle. Anémique.

Annexe 1 : « Salomé », Gustave Moreau

Ce tableau de Gustave Moreau, représentant Salomé, illustre bien le lien qui unit la fleur et la femme fatale. On remarque que cette fleur fait partie intégrante du jeu de séduction qui entraîne des conséquences funestes. Il s'agit d'un lys, comme dans le poème de Lubicz-Milosz, mais aussi, par sa couleur, d'une « fleur de chair » comme celle que mentionne Jean Lorrain dans « Evangile ».



Gustave Moreau, *Salomé* (1874)
Huile sur toile. 144 x 103,5 cm

Annexe 2 : William Holman Hunt, « Isabella and the Pot of Basil »

Ce tableau illustre le poème de John Keats qui s'inspire d'un des récits du Decameron de Boccace (IV, 5) intitulé « Lisabetta and her pot of basil ». Lisabetta apprend, en rêve, que son amant a été tué par ses frères. Elle décide d'aller chercher son corps, lui coupe la tête et la place dans un pot de fleur avec quelques branches de basilic. Elle se lamente sur le pot et ses larmes font pousser la plante. Ainsi, de la mort naît une fleur qui lui remémore son amour.



William Holman Hunt, *Isabella and the Pot of Basil* (1867)
Huile sur toile, 187 x 116 cm

Annexe 3 : Guillaume Apollinaire, « Les colchiques »

Ce poème d'Apollinaire a été pour la première fois publié le 15 novembre 1907 dans le journal La Phalange. La femme est ici associée aux colchiques, fleurs vénéneuses. Nous retrouvons donc une nouvelle fois le thème du poison, récurrent chez Baudelaire.

Les colchiques

Le pré est vénéneux mais joli en automne
Les vaches y paissant
Lentement s'empoisonnent
Le colchique couleur de cerne et de lilas
Y fleurit tes yeux sont comme cette fleur-la
Violâtres comme leur cerne et comme cet automne
Et ma vie pour tes yeux lentement s'empoisonne

Les enfants de l'école viennent avec fracas
Vêtus de hoquetons et jouant de l'harmonica
Ils cueillent les colchiques qui sont comme des mères
Filles de leurs filles et sont couleur de tes paupières

Qui battent comme les fleurs battent au vent dément

Le gardien du troupeau chante tout doucement
Tandis que lentes et meuglant les vaches abandonnent
Pour toujours ce grand pré mal fleuri par l'automne

Guillaume Apollinaire
Alcools, 1913

Annexe 4 : Extrait de *À rebours*

Cette œuvre de Huysmans montre un esthète excentrique qui fait figure d'anti-héros, elle dresse une liste des exigences et des goûts de ce décadent. Nous avons choisi cet extrait car on considère aujourd'hui cet ouvrage comme un manifeste du décadentisme ; de plus par ce passage, on voit l'artificialité qui est mise en avant par Des Esseintes qui incarne le poète décadent. De plus à la lecture de ce roman, on prend connaissance de nombreux artistes de l'époque et de l'ambiance qui régnait dans cette « fin de siècle ». Le personnage principal incarne parfaitement le jeune homme atteint de la maladie de fin de siècle, du mal du siècle des décadents et des symbolistes.

« Il avait toujours raffolé des fleurs, mais cette passion qui, pendant ses séjours à Jutigny, s'était tout d'abord étendue à la fleur, sans distinction ni d'espèces ni de genres, avait fini par s'épurer, par se préciser sur une seule caste.

Depuis longtemps déjà, il méprisait la vulgaire plante qui s'épanouit sur les éventaires des marchés parisiens, dans des pots mouillés, sous de vertes bannes ou sous de rougeâtres parasols.

En même temps que ses goûts littéraires, que ses préoccupations d'art, s'étaient affinés, ne s'attachant plus qu'au œuvres triées à l'étamine, distillées par des cerveaux tourmentés et subtils ; en même temps aussi que sa lassitude des idées répandues s'était affirmée, son affection pour les fleurs s'était dégagée de tout résidu, de toute lie, s'était clarifiée, en quelque sorte, rectifiée.

Il assimilait volontiers le magasin d'un horticulteur à un microcosme où étaient représentées toutes les catégories de la société : les fleurs pauvres et canailles, les fleurs de bouge, qui ne sont dans leur vrai milieu que lorsqu'elles reposent sur des rebords de mansardes, les racines tassées dans des boîtes de lait et de vieilles terrines, la giroflée, par exemple ; les fleurs prétentieuses, convenues, bêtes, dont la place est seulement dans des cache-pots de porcelaine peints par des jeunes filles, telles que la rose ; enfin les fleurs de haute lignée telles que les orchidées, délicates et charmantes, palpitantes et frileuses ; les fleurs exotiques, exilées à

Paris, au chaud, dans des palais de verre ; les princesses du règne végétal, vivant à l'écart, n'ayant plus rien de commun avec les plantes de la rue et les flores bourgeoises. [...] Mais ce choix définitivement posé sur la fleur de serre s'était lui-même modifié sous l'influence de ses idées générales, de ses opinions maintenant arrêtées sur toute chose ; autrefois, à Paris, son penchant naturel vers l'artifice l'avait conduit à délaisser la véritable fleur pour son image fidèlement exécutée, grâce aux miracles des caoutchoucs et des fils, des percalines et des taffetas, des papiers et des velours.[...] Après les fleurs factices singeant les véritables fleurs, il voulait des fleurs naturelles imitant des fleurs fausses.[...] Il y en avait d'extraordinaires, des rosâtres, tels que le Virginale qui semblait découpé dans de la toile vernie, dans du taffetas gommé d'Angleterre ; de tout blancs, tels que l'Albane, qui paraissait taillé dans la plèvre transparente d'un bœuf, dans la vessie diaphane d'un porc ; quelques-uns surtout le Madame Mame, imitait le zinc, parodiaient des morceaux de métal estampé, teints en vert empereur, salis par des gouttes de peinture à l'huile, par des tâches de minium et de céruse ; ceux-ci, comme l'Aurore Boréale, étalaient une feuille couleur de viande crue, striée de côtes pourpres, de fibrilles violacées, une feuille tuméfiée, suant le vin bleu et le sang.[...] (de nombreuses autres fleurs sont décrites) Il est vrai poursuivait des Esseintes, revenant au point de départ de son raisonnement, il est vrai que la plus part du temps la nature est, à elle seule, incapable de procréer des espèces aussi malsaines et aussi perverses ; elle fournit la matière première, le germe et le sol, la matrice nourricière et les éléments de la plante que l'homme élève, modèle, peint, sculpte ensuite à sa guise. »

Huysmans
À rebours, chap. VIII, 1884